

Chapitre 2 : "...dlndm ss mtdjnm..."

(Jura, mars 77)

Je quittai donc l'Algérie fin juin 61, avec une certaine amertume mais conscient d'être devenu un adulte à part entière.

La joie des retrouvailles, le souci de mon avenir, les amours avec Nivea¹, tout cela fit que j'oubliai Jul et ses manuscrits, entreposés dans le galetas de la maison familiale.

Je trouvai rapidement un travail stable dans une boîte de radioélectricité de la région. Puis m'inscrivis aux cours du soir du Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM) de Lyon pour préparer un diplôme d'ingénieur.

En août 64 j'épousai donc Maria Nivea Stuart, laquelle était en train de préparer le CAPES de philo. Nous nous installâmes petitement dans un HLM de la bonne ville d'Ambérieu.

Adrienne (Didine) et Lucile (Lulu) naquirent, respectivement en mars 65 et janvier 68.

Pendant le biberonnage de la première, ma mie, relativement disponible, s'intéressa aux manuscrits de Jul. Estimant que le *Pèlerinage à Tilimsèn* valait la peine d'être publié, elle en entreprit la dactylographie — qu'elle pratiquait, tout comme la sténographie.

Je l'aidai à déchiffrer le texte : JDR avait visiblement écrit à la hâte, sans doute au cours de ses rares moments de loisir. Malgré cette coopération, il nous fallut presque deux ans pour mettre le *Pèlerinage* au propre. Compte tenu de nos occupations principales, on aurait d'ailleurs mis encore plus longtemps si, pendant les longues soirées, la radio nationale (nous n'avions pas la télévision à cette époque) n'avait été que la voix de *Carlogallone*², par "Godillots" interposés.

Une fois le travail terminé, Nivea fit le tour des quelques rares éditeurs de la région. Sans succès : l'ouvrage était considéré comme invendable, surtout venant d'un auteur inconnu et disparu.

Profitant d'un déplacement professionnel à Paris d'une semaine, ma mie m'accompagna. Dès le premier jour, pendant que je vaquais à mes affaires, elle porta l'original (le coût d'une photocopie n'était pas négligeable pour nous, à l'époque) chez une vénérable maison d'édition, avec la promesse d'une réponse de principe la veille de notre départ... Ce jour venu, le verdict négatif l'affecta plus que de raison ; si bien que, pour une fois, au lieu du médiocre dîner qui nous attendait à la pension, je l'entraînai vers un "deux fourchettes" du Guide Michelin, qui se trouvait dans les environs :

— Mètnà, pour t'remonter l'moral, c'est un bon magret qu'il t'faut !

La blague lui rendit son sourire au point de m'offrir le baiser de Doïsneau, là, sur le trottoir... Nous étions encore jeunes, en ce temps là !

Relativement à cette période de notre vie de Français moyens (enfin, presque !), seule la fameuse année 68 mérite d'être mentionnée, car elle me fut professionnellement faste : pendant que les collègues "contestaient" je pus travailler dur à mon mémoire d'ingénieur...

Le diplôme du CNAM, décroché l'année suivante, augmenta (modestement) mon salaire mais surtout me permit de m'adonner à mes loisirs préférés : la montagne et le radioamateurisme. Je m'étais initié à ce dernier violon d'Ingres au cours de mon adolescence chez un copain plus argenté que moi. Puis, à la caserne, grâce à la puissante et discrète station de transmissions que *Pépère* avait fait monter par des appelés professionnels, et qui lui permettait de connaître les états d'âme d'autres militaires concernant la "sale guerre".

Je pris donc une licence et installai l'antenne sur le toit de l'immeuble... réussissant ainsi à capter les conversations des astronautes sur la Lune, ce qui épata évidemment famille et amis.

Mais c'est aussi par les ondes que ma vie, devenue (presque) pantouflarde, se compliqua brusquement. C'était l'hiver 70. Des sifflements corrélés et répétés me troublèrent parce qu'ils

¹ Les lettres d'Alex, flatteuses à mon égard, avaient certainement contribué à mon succès auprès de la *Blonde Ladine*.

² C'est le sobriquet dont JDR affuble le Grand Charles, dans *Le pèlerinage*.

simulaient le signal que Jul utilisait pour m'appeler personnellement en opérations... Après quelques jours de perplexité et d'angoisse solitaires (il n'était pas question de mettre ma mie au courant), je dus me rendre à l'évidence de Lapalisse : s'il cherchait à me contacter, c'est qu'il avait survécu !

Il me fallut plusieurs mois de bricolage pour reboucler la liaison ; mais, lorsque je déchiffrai son message « Bien reçu ! », j'éprouvai une joie immense.

Désormais, ma vie serait rythmée par nos relations hertziennes, d'autant plus contraignantes qu'à la demande de ses "gardiens", je dus adopter une technique de discrétion totale...

[Le principe de base consiste à coder et "étaler" le signal dans une bande spectrale très large, de façon que sa densité de puissance soit inférieure à celle du bruit de fond. Des méthodes de traitement numérique sophistiquées permettent, grâce à la connaissance du code, d'extraire le dit signal.]

Cependant, même pour échanger des messages de quelques mots à la minute, il me fallait une parabole de deux mètres de diamètre³. La chose étant exclue sur le toit de notre immeuble, j'achetai une grange en ruine dans un coin isolé du Valromey ; la retapai et y installai dans les combles, sous un toit ouvrant (qui fit mon orgueil de charpentier novice), ladite antenne autopilotée, ainsi que la station d'émission-réception semi-automatique. Ce système me coûta plus que le chalet lui-même et je dus mentir à Nivea en prétendant que c'étaient des appareils de récupération, car elle n'aurait jamais compris et accepté que nous nous endettions pour ce *hobby* (respectant la consigne, je ne lui avais pas révélé que JDR était vivant).

Finalement tout se passa bien : Nivea aimait la montagne et détestait le HLM. Quant aux filles, elles furent ravies d'y passer les vacances, l'endroit leur permettant d'y inviter les copains-copines...

Côté professionnel, je décrochai un poste d'inspecteur des faisceaux hertziens et autres radiobalises de la région, ce qui me permit des escapades au chalet pour procéder à des transmissions : par prudence je n'ouvrais le toit que lorsque j'étais sur place.

De plus, je fus amené à passer le brevet international de pilote d'hélicoptère, ce moyen étant nécessaire pour atteindre rapidement les relais et balises des zones frontalières, toujours situés sur des hauteurs malaisément ou pas du tout accessibles en voiture, même tous-terrains. Parallèlement, je dus m'occuper des achats de matériel, en particulier aux Etats-Unis, et donc me familiariser avec l'idiome *yankee*... Choses qui allaient m'être sacrément utiles au cours des invraisemblables aventures dans lesquelles Jul allait m'entraîner !

Au fil du temps, j'améliorai mon système, et, au milieu des années 70, il me permit de transmettre à l'ami une centaine de pages de textes (bouquins et journaux) par semaine.

Réciproquement, il m'apprit ce qui s'était passé après sa "disparition" au Tekouyat :

La 403 nous avait suivis, tous feux éteints, car Vito l'aperçut en contournant la "tour" à la recherche de la porte d'entrée, cependant que Jul pissait tranquillement sous le vent... Le brave aumônier alla au devant de la *bijou*⁴, comme il en avait déjà exprimé le souhait, pour faire connaissance sinon parlementer, brandissant évidemment sa croix. Dans le halo de sa lampe frontale, brouillé par la poussière, ladite croix dut apparaître au barbouzard bondissant hors de la bagnole, comme une arme, car il tira sur notre ami. Jul, entendant la rafale, se précipita, son MAC 50 au poing, et, malgré une méchante blessure au bras gauche, mit le flingueur hors de combat. La puissante explosion que j'avais moi-même vue et entendue, le terrassa alors...

Lorsqu'il reprit ses esprits, il se retrouva nu sous une couverture, enfermé dans une caisse d'environ un mètre sur deux au sol et un mètre cinquante de haut, transparente sur un grand côté. Ses mains et ses pieds étaient attachés entre eux et à la structure, avec des longes lui permettant de se mettre sur un trou au sol tenant lieu de cuvette de WC et ouvrir des tiroirs dans lesquels se trouvaient eau et boulettes de nourriture.

³ Chacun sait, ou devrait savoir, que le rythme d'information que l'on peut transmettre (qui se traduit en bits par seconde), est proportionnel à la puissance du signal, et donc au "gain" de l'antenne.

⁴ C'est ainsi que les autochtones appelaient la populaire marque de voitures.

La pièce où était la caisse mesurait à peine cinq à six mètres carrés. Plafond et parois étaient peints en blanc et, hors le côté porte coulissante, ces dernières comportaient plein de placards. Des individus portant combinaison et heaume d'astronaute – au travers duquel on percevait une face mongoloïde – venaient de temps à autre le sortir pour soigner son bras. Ils faisaient cela sans mot dire et semblaient éprouver de l'appréhension en le manipulant. De plus, sa montre s'étant arrêtée et aucune lumière du jour ne pénétrait dans la pièce, il n'avait aucune notion du temps...

Il se sentait léger et réalisa bientôt qu'il se trouvait dans un aéronef. Après un voyage dont il ne put apprécier la durée sur le moment, mais qu'il estima plus tard à plusieurs mois, il fut transporté sur la terre ferme, dans une espèce d'hôpital où on s'occupa plus sérieusement de lui. La convalescence fut très longue car il souffrait d'asthénie générale, et ceux qui le soignaient paraissaient désarmés à son sujet...

Au début il pensa avoir été enlevé par des Américains ou des Russes, venus espionner les essais atomiques français. Mais ses ravisseurs ne lui parlaient que par gestes et les écritures qu'il voyait lui étaient absolument inconnues. En plus leurs mains comportaient six doigts ! Imaginez donc avec quelle émotion il dut se rendre à l'évidence : il se trouvait aux mains d'Extraterrestres qui, démunis de cordes vocales, n'émettaient que des onomatopées, d'ailleurs inaudibles à travers leur heaume ! Leur comportement plutôt amical le rassura et malgré un état de faiblesse chronique qu'il mit très longtemps à surmonter, il apprit leur langage gestuel aussi bien que leur écriture.

Au bout de 9 ans d'intégration intellectuelle (la cohabitation physique était impossible, compte-tenu des risques biologiques), il gagna leur confiance et obtint l'autorisation de me contacter...

Malheureusement, fin 76, ils prétextèrent du fait que ma station se trouvait dans une zone hertzienne très active (entre les aéroports de Genève-Cointrin et de Lyon-Satolas), donc très surveillée, pour me demander de la transférer dans un coin aussi isolé que possible des Grandes Alpes. Il est vrai qu'il m'arrivait de plus en plus fréquemment de recevoir un message corrompu par des interférences. Par ailleurs, *Mémère* m'apprit, début mars 77, qu'Aziza, profitant d'un voyage à Rome avec son préfet de mari, comptait « faire un saut en Savoie, ravie de me revoir » !

[À l'automne 62, j'étais allé chez les Champbard – qui habitaient près d'Annecy, au bord du lac – pour les obsèques du colon. Mémère m'avait alors susurré, levant sa voilette :

— Lucien, j'ai appris qu'Aziza vient d'épouser M. Ahmed Ahmadi, brillant étudiant en droit...

Puis elle était venue à mon mariage à l'été 64, au cours duquel nous ne trouvâmes en fait pas le temps de causer de l'Algérie. Par la suite, j'étais passé chez elle deux ou trois fois, à l'occasion de virées au lac avec les filles. Notre dernière visite datait de deux bonnes années ; Mémère revenait alors d'un séjour chez les Ahmadi, justement :

— Les Ben Amrane ont fait leur chemin, m'apprit-elle. Les parents ont depuis longtemps quitté leur gourbi de Mirabeau pour une villa à Ouzou. Youcef, le frère aîné, que tu as connu⁵, est commandant de gendarmerie... Ses deux autres frères sont aussi tous bien placés dans l'administration. Les sœurs, elles, ont trouvé de beaux partis. Même Zineb a fini par céder à l'injonction de ses parents et va rentrer pour épouser un fils de famille. À la place, ils m'ont promis une cousine du djebel. Quant à Aziza – dont le mari est devenu préfet – elle s'est lancée dans la politique. Elle serait même ministrable !

— Tant mieux pour elle ! fis-je, d'un air détaché.]

Pour que la *walie*, devenue donc une "femme de tête", veuille me voir, alors qu'elle n'avait jamais donné signe de vie depuis trois lustres, la chose devait être importante...

J'en sus bientôt davantage, toujours via *Mémère* : un certain Abd-el-Latif Brahim, directeur au ministère de l'Industrie, s'intéressait au procédé de fabrication d'*eau légère* développé par Jul à la faculté d'Alger. D'après lui, ce procédé aurait été inventé par un physicien, réfugié pendant la guerre 39-45 chez la veuve Kalbrès. Il savait aussi que celle-ci avait, à son décès début 61, légué ses biens au lieutenant et que, après la disparition de ce dernier, c'est moi qui avait "déménagé" le studio qu'il

⁵ Il faisait partie de l'ALN. Nous nous étions rapidement croisés en mai 61, lorsque Zazie rêvait « d'une alliance entre les républicains franco-algériens pour combattre les extrémistes de tout bord ».

occupait à *La Mitidja*... D'autre part, on venait de trouver deux corps momifiés dans la région de Tamanrasset, et ce M. Brahim m'invitait à aller les reconnaître sur place, « aux frais de l'administration algérienne ».

Je signalai à *Mémère* — pour qu'elle en informe Mme Ahmadi — que je n'avais rien trouvé dans les papiers de JDR concernant le sujet, ni quoi que ce soit relatif à son travail à la faculté, ni même de documents de physique autres que quelques manuels. Quant à l'identification, je suggérai qu'elle pouvait se faire via des photographies.

Mais il était trop tard : la *walie* avait déjà quitté l'Algérie pour l'Italie.

Ici, je dois signaler que peu de temps auparavant, à l'occasion d'un exercice scolaire pour lequel Didine m'avait demandé conseil, j'avais découvert (ou peut-être seulement re-découvert : combien de notions apprises à l'école ne disparaissent-elles de la mémoire, si elles sont inutilisées) que l'atome d'oxygène comporte trois isotopes naturels :

– O16 (99,8 %) : oxygène commun, dont le noyau comprend 8 protons et 8 neutrons ;

– O17 (e %) : isotope dont le noyau comprend 8 protons et 9 neutrons ;

– O18 (0,2 %) : isotope dont le noyau comprend 8 protons et 10 neutrons.

Trois autres isotopes : O14, O15 et O19 – les deux premiers étant plus légers que l'oxygène commun – sont artificiellement générés dans des accélérateurs de particules, en quantités infimes, bien sûr.

De plus, ils transmutent en quelques minutes en émettant des radiations. Détails dont Jul ne m'avait jamais parlé ; peut-être parce que j'étais plutôt ignare en la matière.

Je m'empressai donc de l'interroger sur cette histoire d'*eau légère*...

En parallèle, Nivea, que, *volens nolens*, j'avais dû mettre au parfum, se renseigna auprès de collègues antinucléaires et apprit que l'Algérie, pas plus que la France d'ailleurs, n'avait signé le traité de non prolifération de l'arme atomique, patronné par les USA et l'URSS.

La réponse que je reçus de Jul, quelques jours seulement avant l'arrivée de la *walie*, me parut, à première vue, complètement indéchiffrable – probablement brouillée par le passage d'un gros avion à basse altitude. Puis, ayant rapporté le texte à la maison pour analyse à tête reposée, trois mots énigmatiques attirèrent mon attention : « ...*dlndm ss mtdjnm*... » (par convention réciproque, on omettait les voyelles dans le but de raccourcir les messages).

Sachant la manie de JDR pour les citations latines, je reconnus d'abord la racine du mot *mitidja* (la fameuse plaine), puis celle du gérondif latin *delendo*⁶. Ensuite, à l'aide des dictionnaires de Nivea (mais à son insu), je tombai sur l'antienne de Cato Major "...*et censeo delendam esse Carthaginem* !", c'est-à-dire : "...et je pense qu'il faut détruire Carthage !". Fichtre !!!

Le lendemain soir, après le travail, je montai nuitamment au chalet, au risque de rester embourbé (il avait plu dans la plaine et neigé en montagne toute la journée), pour y enregistrer un message "super urgent" dans lequel je signalais à Jul l'incident de transmission, lui demandais raison d'un impératif aussi insensé et lui rappelais que la guerre d'Algérie était terminée depuis quinze ans. Je pris même, pour la première fois, le risque de laisser le toit ouvert pour gagner quelques décibels...

Sur ce, *Mémère* me confirma que Mme Ahmadi débarquerait, seule, le vendredi suivant 18 mars et nous invita à déjeuner tous ensemble le lendemain. J'eus toutes les peines du monde à persuader Nivea d'accepter, car elle soupçonnant la *walie* de vouloir m'attirer dans un traquenard.

Je finis par avoir gain de cause en lui explicitant ma tactique : si "petit monstre froid" il y avait derrière tout ça, seule la ruse pouvait nous en débarrasser à bon compte.

Je ne m'attendais pas, bien sûr, à revoir *Zazie* telle que je l'avais quittée seize ans auparavant, mais je ressentis tout de même un choc. Je fus surpris par sa petite taille – j'avais moi-même curieusement grandi de cinq centimètres après mon départ d'Algérie. Elle avait naturellement perdu son allure de gazelle effarouchée. Sa silhouette s'était enrobée et son visage arrondi, rapetissant les grands yeux de l'adolescente – et le khôl accusait encore le changement. Seul le roux des cheveux me parut

⁶ L'anglais m'aïda : *to delete* (effacer, supprimer) dérive du même radical.

inchangé, la permanente ayant remplacé la queue de cheval enrubannée. Son tailleur pervenche (Nivea stipula qu'il s'agissait de grande couture italienne), ses bas nylon et talons aiguille ne pouvaient jurer davantage avec le corsage blanc, la jupe bleue marine, les socquettes et tennis de l'adolescente... Sans parler des bijoux kabyles : pendentifs, collier, bracelet, bagues diverses... Toutes vanités qu'elle ignorait superbement autrefois. (Il faut dire qu'inconsciemment, je la comparais, non pas à la bachelière de mai 61 – en chandail et pantalons, sinon en treillis de combat – mais à la collégienne de 59/60...).

Si l'on ajoute sa prestance extravertie, son intonation assurée et grave, tout à fait guérie des hésitations et affectations juvéniles, on comprend que je me sois troublé au point de la vouvoyer.

— Oh Lucien ! s'exclama-t-elle. On dirait que tu ne me reconnais pas, que tu ne te souviens pas que nous avons partagé, avec Mme Champbard, le lieutenant et Vito, les plus belles années de notre vie... C'est incroyable mais vrai : on côtoyait les horreurs de la guerre, et pourtant, dans mon souvenir, plus je prends de l'âge et plus cette époque m'est nostalgique...

— Excuse-moi, on est toujours ému par les souvenirs d jeunesse, et tu as tellement changé... Voilà : j'te présente ma femme Nivea et nos deux filles, Adrienne et Lucile...

Au cours du succulent repas (avec couscous aux raisins secs, arrosé d'un Staouéli millésimé), que Mme Champbard, aidée par Salouah, la jeune cousine du djebel, nous avaient préparé, nous parlâmes évidemment d'autrefois – à la manière des anciens combattants...

Nous commençâmes par les nouvelles des gens :

Sidi Touati, le maître d'arabe du CEFIK, perclus par l'âge et les séquelles des mauvais traitements subis au lendemain de l'indépendance (il n'avait sauvé sa peau que grâce à l'intervention des Ben Amrane), s'était retiré dans un village de Petite Kabylie...

Mme Boère survivait dans son hospice algérois, perdant de plus en plus la mémoire...

— Que sont devenus l'aspirant Destout et le capitaine *Fracasse* ? s'enquit la *walie*.

[*Destout avait bien fréquenté le CEFIK, où il y enseignait la mécanique ; mais non le capitaine, qui n'y avait mis les pieds que pour organiser la sécurité, et en dehors des heures de cours... La mention de ce dernier allait me turlupiner pendant un certain temps : pourquoi ne citait-elle que lui parmi la vingtaine d'officiers qu'elle avait eu l'occasion de croiser chez les Champbard pendant ses cinq ans passés à leur service ?*]

— Personnellement j'n'ai revu que Destout, et une seule fois : aux obsèques du colonel...

— Moi de même, précisa *Mémère*. Cependant je crois me souvenir que le capitaine avait bien répondu à mon faire-part, mais ne s'était plus jamais manifesté depuis...

Aziza me parla ensuite du directeur Brahim :

— Tu ne seras pas dépaysé avec lui : il a fait ses études secondaires au Caire où il a rencontré sa femme, une Copte : c'est dire sa largeur d'esprit ! Ensuite il a préparé un diplôme d'ingénieur suivi d'un doctorat de physique nucléaire en France... C'est un homme intègre ; un technicien avant d'être un fonctionnaire... Il m'a montré les photos des deux corps, remarquablement conservés. J'aurais juré qu'il ne s'agissait pas de nos amis. Il a cependant tenu à interroger tout le monde. Le vieux Boualfa a émis une opinion de Normand et Mme Boère a confondu notre cher lieutenant avec son fils décédé quelques années auparavant. Mais Sidi Touati, ainsi que le professeur Ghoutsoûl – qui a connu JDR à la faculté –, sont de mon avis... Je crois donc que M. Brahim partage désormais ma conviction ; surtout depuis que l'enquête a établi que les deux corps avaient été trouvés dans une Peugeot 403 ensablée, à une centaine de kilomètres à l'ouest d'Aïn Amguel... Cependant il a tout de même l'intention d'organiser à Tam une petite causerie sur cette affaire d'eau légère, avec la participation du Pr Ghoutsoûl justement, lequel est l'expert du gouvernement algérien en matière de physique nucléaire. Cela permettra à M. Brahim de justifier nos frais de voyage et de séjour là-bas, vis-à-vis de son administration... Moi-même j'aimerais profiter de l'occasion pour commémorer la disparition de nos deux amis sur le lieu de la tragédie – si tu veux bien nous y conduire !

— C'est-à-dire que l'accident s'est bien déroulé dans une zone sableuse, qui, d'après mes déductions, se trouve dans l'immense lit de l'irhazer Tekouyat, au niveau du tropique... mais où précisément,

dans cette plaine d'une centaine de kilomètres carrés, j'saurais pas l'dire.

— Je croyais que vous vous étiez égarés dans la montagne ! s'étonna-t-elle.

— Moi aussi ! renchérit *Mémère*.

— À l'époque, j'ai menti : j'redoutais la colère du colonel s'il venait à apprendre qu'on nous étions réfugiés auprès d'une tour faisant partie du Centre d'Essais Atomiques d'In Ekker, alors qu'il avait bien recommandé au lieutenant d'éviter absolument ces choses-là.

— Que s'est-il vraiment passé donc ? me questionna vivement la *walie*.

— Hé bien, pendant qu'j'étais retourné à la 2CV pour y chercher les friandises que vous nous aviez données pour le voyage, une explosion s'est produite. J'ai eu peur d'sortir d'la bagnole... D'ailleurs la tempête avait redoublé d'violence et j'me serais perdu au bout d'quelques mètres.

— Et la voiture n'a pas été endommagée ?

— Non. J'pense qu'le souffle d'explosion l'a éloignée de quelques centaines de mètres, sans que j'm'en aperçoive : au matin, j'ai constaté qu'le frein à main était desserré. J'avais sans doute moi-même heurté et débloqué la poignée par mégarde, en cherchant les friandises... Faut dire qu'la *Dodoche* était secouée comme un voilier dans la tempête... Lorsque j'en suis sorti pour inspecter les alentours, il restait plus, dans la plaine de sable, qu'un tumulus, marquant sans doute l'emplacement de la tour.

— Tu n'as pas pensé aux irradiations ? s'enquit *Mémère*.

— Si, c'est même ça qui m'a blanchi les cheveux, ris-je. Mais qu'pouvais-je y faire ? Y avait personne à perte de vue... Tout était recouvert de sable fin, y compris la *dodoche*, qu'j'ai eu du mal à dégager... Elle m'a transporté sur une trentaine de kilomètres, jusqu'à épuisement de l'essence... Puis, j'suis parti à pied, mais j'voyais de moins en moins, comme vous savez...

Un moment de silence s'installa autour de la table (les filles étaient déjà sorties folâtrer dans le jardin), que Salouah interrompit en apportant les fruits : fameuses *deglet nour* algéroises fourrées à la pâte d'amande et plantureuses oranges d'Espagne...

Mais Aziza y goûta à peine, toute à ses préoccupations :

— Ça ne fait rien, murmura-t-elle ; on trouvera bien un rocher pour y fixer une plaque.

— À voir, parce que sur place j'n'ai aperçu que quelques arbres rabougris dans le lointain, et c'était p't-être qu'un mirage !

— J'y pense – reprit-elle, en s'animant de nouveau –, mon mari et moi, depuis qu'il a été nommé à Biskra, nous entretenons d'excellentes relations avec les pétroliers français et étrangers⁷... En leur indiquant le lieu approximatif de l'accident, je suppose qu'à l'aide de leurs détecteurs ultrasensibles, ils réussiront à repérer des restes... Je me demande même si la *barcasse* ne ferait pas l'affaire, ajouta-t-elle en m'interrogeant du regard.

— J'ignore c'qu'elle est devenue, et vous madame Champbard ?

— Moi aussi. Vous savez, à ce moment là, j'avais d'autres soucis...

[La *barcasse* désignait la camionnette de ravitaillement (*sandwichs, fruits, bière, gazouse...*) qui suivait le régiment en opérations ou les "Ibn Khaldoun" en balade. Elle dissimulait un détecteur de métaux sophistiqué, permettant de repérer les porteurs de bombes et autres objets métalliques, sans éveiller de soupçons... À l'époque, Aziza n'était pas censée connaître cette utilisation secrète.

NB : *Barcasse* résulte d'un amalgame entre le nom du concepteur, M. Vargas, un ingénieur appelé, et celui du chauffeur Ben Barek – qu'on trouva égorgé sur son siège peu avant notre équipée au Sahara.]

Même le *créponné* – sorbet au citron, que nous allions consommer chez les meilleurs glaciers d'Alger, lorsque je conduisais ces dames dans la capitale – n'interrompit pas la *walie* dans son plaidoyer pour l'intérêt du voyage :

— Vous êtes bien entendu invités chez nous à Biskra. J'avoue qu'elle n'est toujours pas redevenue l'oasis chère aux touristes européens d'avant-guerre ; mais sur le trajet il y a Constantine, Timgad, les Aurès : des lieux si pittoresques... que tu ne connais pas, je crois ?

⁷ Curieusement, pour elle, comme pour la plupart des Algériens, les Français n'étaient pas assimilés aux "étrangers".

— Non ; j'ai jamais eu l'temps d'visiter ces coins-là ! Et puis on m'a toujours dit qu'y avait pas plus belle ville qu'Alger ni plus belle région qu'la Kabylie, dans tout l'pays, alors !

— C'est bien vrai, mais madame Advus ne connaît encore rien de toute l'Algérie, elle ! Oh, devine le spectacle que j'ai revu à Rome ? passa-t-elle du coq à l'âne, toute enflammée par le souvenir, et sans doute aussi par le Staouéli, alors que, jeunette, la vue du vin la faisait pâlir.

— ... Ma foi non ; j'donne ma langue au chat !

— *L'Italiàna in Algèri*, s'exclama-t-elle, avec l'intonation *ritale*. Tu ne te souviens pas de la soirée à l'Opéra ? C'était fin décembre 59. La salle était pleine de militaires avec leurs épouses. Il y avait même le général Samu, n'est-ce pas Mme Champbard ?

— Ah oui, je me rappelle fort bien la chose, répondit celle-ci. Même que le colonel était très inquiet, au point de n'avoir pas retenu l'intrigue, qui est pourtant simple !

— Et moi donc : j'm'y suis gelé comme factionnaire ! C'est d'ailleurs là qu'j'ai aperçu Mme Kalbrès pour la première fois. J'l'ai prise pour une mauresque, avec ses haïk et litham noirs... JDR, portant galurin et complet veston, tel un dandy, lui donnait le bras, pas vrai ?

[*J'étais de garde dans le hall d'entrée. Au cours de l'entracte, Zazie, en collégienne rougeoyante, traversa vaillamment les barrages de flics et de troufions, malgré leurs quolibets d'une galanterie douteuse, à la recherche de l'aspirant Doutrive – Pépère voulant lui causer... Je finis par le dénicher moi-même dans les combles, où, sur ordre du colon, il avait quitté la Kalbrès pour se mettre aux aguets, déguisé en pompier. On craignait un attentat FLN ou Algérie-française, ce soir-là...*]

Mémère et la *walie* acquiescèrent.

— Au fait, repris-je, m'adressant à la première, vous l'avez connue ?

— Oui, je l'ai reçue au CEFIK à la fin de l'été 58, je crois. C'est Sidi Touati qui me l'avait présentée... Elle avait enseigné les disciplines scientifiques jusqu'au milieu des années cinquante. Elle m'avait avoué se sentir trop âgée et trop lasse pour nous aider.

— Est-c'qu'elle vous a révélé pourquoi elle avait été défigurée ?

— Non, répondit *Mémère*. Sidi Touati l'ignorait aussi. Il savait seulement que, lors de ses cours, elle ôtait haïk et litham pour ne garder que le ruban masquant son nez atrophié.

— M. Brahim m'en a parlé, intervint la *walie*. C'était une orpheline d'origine maltaise, fiancée à l'héritier d'un riche pêcheur d'Aïn Taya, nommé Omar El Kalbrès. Le jeune homme, dans un accès de jalousie, lui avait coupé le bout du nez... Les familles avaient fini par s'entendre sur un mariage civil, aucun d'eux ne voulant se convertir à la religion de l'autre... Mais, au grand soulagement de Letitia Allevi – c'était son nom de jeune fille – ils n'ont vécu que quelques mois ensemble, car Omar a été tué dès le début de la guerre de Quatorze...

Didine et Lulu, qu'on avait rappelées pour le dessert, demandèrent la permission de descendre au bord du lac avec Salouah. *Mémère* trouva la suggestion intéressante et nous proposa d'y aller tous ensemble, afin de profiter des derniers rayons de soleil :

— Il faut s'habiller chaudement, hein ; la neige couronne encore le Semnoz ! avertit-elle.

Bientôt, toute la compagnie descendait le chemin muletier qui menait au petit port.

Salouah et les filles trottaient en tête ; Nivea et moi suivions ; puis venait *Mémère* avec sa canne, accompagnée de la *walie*. J'entendis ces dernières deviser sur les différences et similitudes entre la Kabylie et la Savoie...